

L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du Nouveau Monde, Gilles Havard. Montréal : Flammarion Québec, 2019, 656 p.

Thomas Lecomte

Volume 50, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078718ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078718ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lecomte, T. (2020). Compte rendu de [*L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du Nouveau Monde*, Gilles Havard. Montréal : Flammarion Québec, 2019, 656 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 50(1), 207–208. <https://doi.org/10.7202/1078718ar>

contribution importante en histoire économique (les dernières études sur l'histoire de la monnaie au Canada datent souvent de plusieurs décennies) en plus d'apporter de l'eau au moulin de ceux, autant scientifiques qu'acteurs politiques, qui travaillent à libérer les Autochtones de l'étau colonial.

Emmanuel Bernier
Doctorant en histoire, Université Laval

Référence

Georg Simmel. 1987. *Philosophie de l'argent*. Paris : Presses universitaires de France.



L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du Nouveau Monde

Gilles Havard. Montréal : Flammarion Québec, 2019, 656 p.

LORSQU'EN 1913 des adolescents du Dakota du Sud découvrent par hasard dans le sol une vieille plaque de plomb gravée, ils sont loin d'imaginer que celle-ci a été déposée là 170 ans plus tôt par les frères La Vérendrye. Aussi insignifiante qu'elle puisse leur paraître initialement, cette plaque de souveraineté est pourtant le témoignage des pérégrinations oubliées d'un groupe de d'aventuriers francophones sur le continent américain. Ces quelques centimètres carrés de métal retrouvés inopinément dont Gilles Havard nous fait brillamment le récit dans l'un des chapitres de son dernier ouvrage, sont ainsi à l'image de l'histoire morcelée et souvent méconnue du fait français en Amérique. C'est de cette histoire, amorcée officiellement avec

la fondation de la Nouvelle-France au *xvi*^e siècle, qu'il est question dans *L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du nouveau monde*.

Faisant le constat de la « double disgrâce » (14) qui a longtemps cantonné les francophones d'Amérique en marge de l'Histoire, Gilles Havard veut redonner voix à ces « fantômes » rendus muets par l'analphabétisme et la faillite des velléités françaises sur une terre devenue anglophone. Remontant la piste de ces fantômes, décrits entre autres comme des « hommes libres », des « coureurs de bois », des « voyageurs » ou des « trappeurs », l'auteur nous livre une vision nuancée de l'expansion européenne en Amérique du Nord, loin des épopées héroïques et fantasmées de la « Destinée Manifeste ».

Ainsi, les neufs chapitres qui constituent l'ouvrage se prolongent chronologiquement et se concentrent chacun sur l'histoire individuelle d'un personnage francophone. De la Louisiane au Canada, quatre siècles s'écoulent et nous permettent de découvrir successivement les tribulations continentales de Pierre Gambie (-1565), d'Étienne Brûlé (v. 1590-1632), de Pierre-Esprit Radisson (1636-1710), de Nicolas Perrot (v. 1643-1717), des frères de La Vérendrye (1714-1794 et 1717-1761), de Jean-Baptiste Truteau (1748-1827), de Toussaint Charbonneau (1767-v.1839), d'Étienne Provost (1786-1850) et de Pierre Beauchamp (1809-v.1878). Même si certains de ces noms sont déjà connus du public et évoquent instantanément un imaginaire fait d'aventures rocambolesques en « pays indiens », l'ouvrage de Gilles Havard s'inscrit avant tout dans une démarche microhistorique qui rompt avec la recherche d'une « Grande Histoire » (12) et la sacralisation de figures iconiques. Au contraire, constituant une mosaïque de biographies minutieusement réalisées, l'ensemble de ces portraits nous confronte aux réalités quotidiennes de ces hommes qui étaient alors engagés dans la traite des pelleteries.

Si certains des faits d'arme relatés raviront les lecteurs férus d'anecdotes et en manque de romans picaresques, bien souvent les récits de vie qui composent la trame du livre nous confrontent à l'intimité âpre de ces individus. Loin des ambitions qui ont menés ceux-ci à s'engager dans la traite des fourrures (et qui révèlent la dimension initiatique de ce phénomène social), Gilles Havard nous expose aussi leur déconfiture, entre désaveu public pour certains et mort dérisoire pour d'autres. C'est l'omniprésence de ce contraste, alternant actes flamboyants et situations des plus pitoyables, qui met en exergue la question centrale de la précarité dans le livre : une précarité qui s'exprime dans les affres auxquels sont confrontés ces hommes, mais aussi dans le jeu instable et complexe des alliances qui constituent alors le paysage politique en « pays indien ». L'auteur nous introduit ainsi dans cet univers transitoire, ce « middle ground » qui, au-delà des termes habituels de la colonisation, constitue un monde à part où les relations entre Autochtones et Blancs répondent à leurs propres usages. Au gré des différents portraits, le lecteur pourra non seulement se familiariser avec les mœurs socioculturelles métissées de ces traiteurs et chasseurs (qu'il s'agisse de festivités, d'alimentation, de mariage, de hiérarchie, etc.), mais aussi entrevoir les dynamiques plus larges qui sous-tendent cette mobilité continentale.

Il va sans dire que *L'Amérique fantôme* est un ouvrage réussi à bien des égards. Tout en prolongeant l'œuvre incontournable de Gilles Havard sur le sujet de l'Amérique française, ce livre s'en distingue toutefois du point de vue de la forme. En optant pour un recueil de biographies mettant en scène ceux que la « Grande Histoire » n'a pas retenus, l'auteur a su relever les défis posés par le manque de documentation et redonner corps à ces « fantômes ». Sans pour autant intégrer des éléments théoriques

nouveaux dont nous n'aurions pas précédemment eu connaissance dans sa superbe *Histoire des coureurs de bois*, il parvient à nous offrir un contenu incarné qui intéressera un large lectorat. Les connaisseurs de l'œuvre de Gilles Havard apprécieront grandement ce complément qui se concentre sur les acteurs francophones de la traite des pelleteries et qui se prolonge délicieusement jusqu'à la rencontre de l'héritière de Pierre Beauchamp en 2007. De leur côté, des chercheurs ou des étudiants non spécialistes apprécieront la forme que prend ce dernier ouvrage qui, tout en se concentrant sur des récits de vie, les plongera dans l'univers complexe de la course des bois.

Thomas Lecomte
 Doctorant en anthropologie,
 Université de Montréal



Okihouëy Atisken / l'esprit des os : écrits théoriques, poétiques et polémiques

Yves Sioui Durand. Québec : Presses de l'Université Laval, 2020, 199 p.

CE RECUEIL D'YVES SIOUI DURAND est une compilation de ses textes, poèmes et entrevues parus depuis l'année 1983. Par ceux-ci, il s'exprime entre autres sur des sujets tels sa pratique théâtrale, son parcours personnel comme dramaturge wendat, la fondation de sa maison de théâtre autochtone nommée Ondinnok et les réalités autochtones du Québec et d'ailleurs. En quelque sorte, ce recueil nous offre une incursion dans les coulisses de son travail et de ses pensées, en nous exposant à la fois une synthèse et un récapitulatif de son parcours théâtral et militant. Considérant qu'Yves Sioui Durand est une figure

de proue du théâtre autochtone au Québec et en Amérique du Nord et qu'il est cofondateur de la maison de théâtre Ondinnok, seule maison de théâtre autochtone au Québec et qui a réalisé depuis 1986 près de quarante pièces, il est normal que la pratique théâtrale de l'auteur soit au cœur de son recueil. En effet, des thèmes comme les mythologies des peuples autochtones de toutes les Amériques, la guérison face au colonialisme et les rituels sont au centre de son théâtre. Tout au long de son recueil, l'auteur explicite l'importance de la résurgence culturelle autochtone en liant ces thèmes avec d'autres sujets telles la place des artistes autochtones dans les mouvements de valorisation identitaire, les répercussions du colonialisme avec le processus d'assimilation religieuse et les inégalités épistémiques au sein des institutions de savoirs.

Yves Sioui Durand a intitulé son recueil *Okihouëy Atisken / l'esprit des os*, qu'il explicite comme une expérience de mémoire et de solidarité entre les Onkweongwe (peuples autochtones) des Amériques, expérience accessible, en autres, par le théâtre. Comme il l'explique : « Le théâtre que nous cherchons est la mise en fonction de la mémoire des os. La mémoire génétique que les acteurs/danseurs ont héritée de leurs ancêtres. Les personnes spectatrices en font l'expérience avec les personnes qui performant dans "l'instant" du théâtre » (p. 109). Il peut ainsi sur la scène « poursuivre une pratique rituelle pour conserver ce canal ouvert avec la possibilité de rencontrer l'Esprit, le Mantow » (p. 61). Le théâtre est ainsi présenté comme une forme de mise en contact cosmologique avec les ancêtres et le Mantow, une façon plus large d'explorer les identités pour les Onkweongwe qui performant sur scène et l'auditoire de la pièce.

Dans plusieurs des textes du recueil, Yves Sioui Durand met de l'avant l'importance du corps dans sa pratique théâtrale comme moyen de vivre *Okihouëy Atisken* dans son

théâtre quand il explique : « Le corps est la métaphore du territoire ; il constitue le premier réservoir de la mémoire. » (p. 57) Par l'action de la performance du corps, le théâtre est un espace propice à l'exploration, la réappropriation et la valorisation des cultures, des cosmologies et des identités autochtones. Bref, son théâtre s'inscrit dans un acte constant de résurgence de la mémoire.

L'incursion qu'offre le recueil dans le travail de l'auteur peut être liée au mouvement de résurgence autochtone au Canada proposant la reconstruction d'une autodétermination autochtone face au colonialisme contemporain (Alfred et Cornthassel 2005 ; Cornthassel et Hardbarger 2019 ; Cornthassel, Chawwin-is et T'lakwadzi 2009 ; Simpson 2016 ; Coulthard 2014 ; Sioui Durand 2016 ; Anderson 2016). En effet, Yves Sioui Durand explique comment son travail, depuis sa première pièce, *Le Porteur des peines du monde*, en 1985, s'inscrit dans un processus artistique de résurgence à partir des histoires, des rituels et des pensées autochtones. Il positionne son travail comme anti-colonial et anticapitaliste dans une optique de création de nouvelles possibilités et de nouveaux mondes, faisant écho à l'incorporation des pratiques de résurgence politique et artistique autochtone (Simpson 2011, 2017 ; Martineau 2015), quand il écrit :

En cette époque de mondialisation des échanges, il nous faut reconnaître que c'est l'activité symbolique qui est le prochain fer de lance ; c'est elle qui va créer un espace, un nouveau territoire, qui va permettre aux nouvelles générations de survivre, de s'investir et de retrouver leur identité. (p. 37)

L'auteur place ainsi les mythologies et les histoires autochtones de partout dans les Amériques, allant de l'actuel Québec à l'actuelle Pangée, au centre de son théâtre en vue de créer un espace de guérison et d'affirmation où toutes les générations pourront se reconnaître (l'un des exemples les plus parlants dans son ouvrage est quand il explique